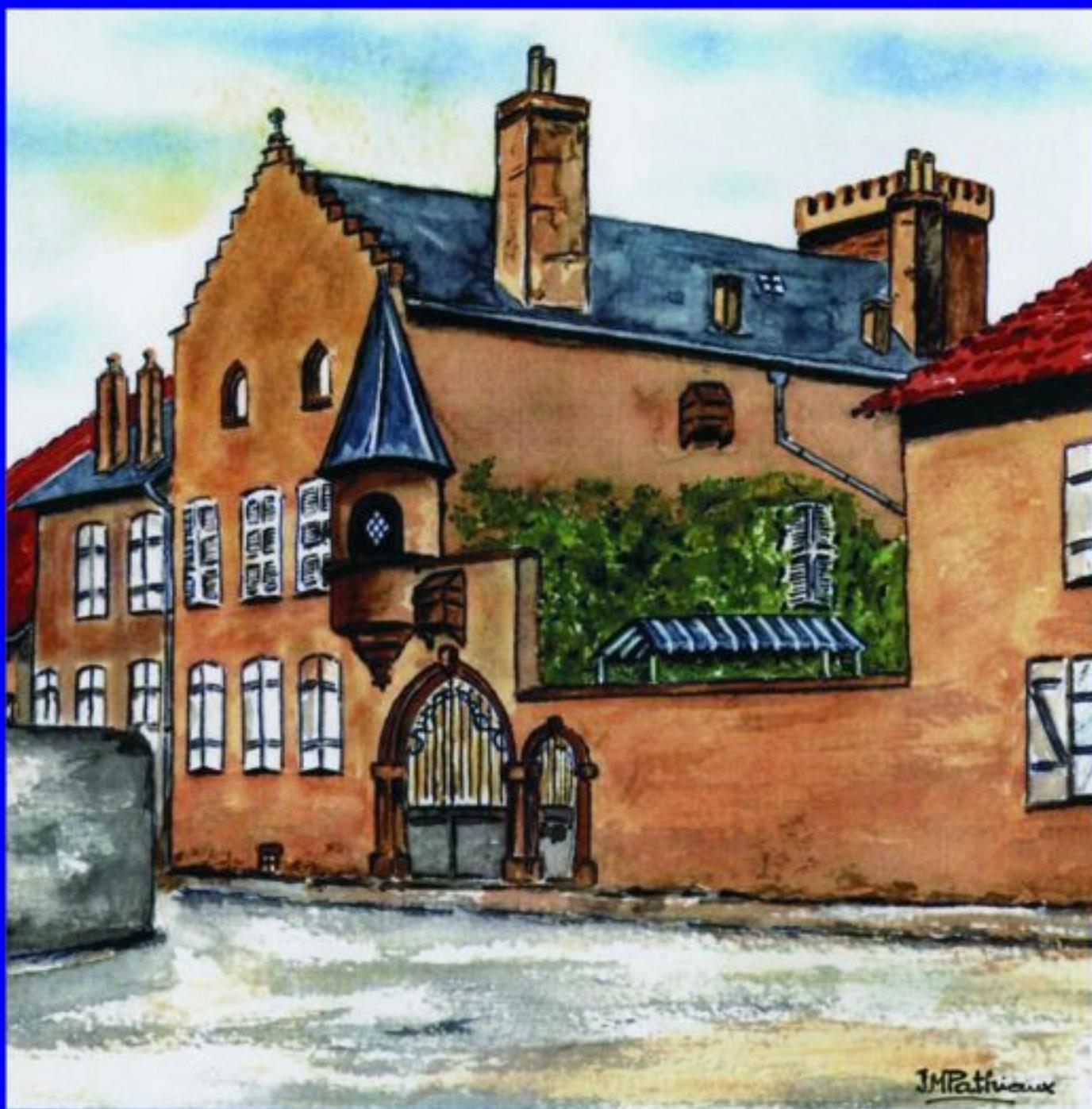




Epona
Florange

Patrimoine et Culture

Florange



*Le château de Daspich
Aquarelle de Jean-Marc PATHIAUX*

La chronique 2006

N°15

Octobre 2006

Prix : 12€



Sommaire

| | |
|---------------------------------------|-----------|
| <i>Souvenirs de GI</i> | 3, 15, 19 |
| <i>La Résistance</i> | 4 à 9 |
| <i>La Déportation</i> | 10 à 14 |
| <i>Votre Histoire</i> | 16 à 17 |
| <i>Gens de chez nous</i> | 20 à 23 |
| <i>Renouveau...</i> | 24 à 25 |
| <i>Modernisation de la sidérurgie</i> | 26 à 33 |
| <i>Les équipes de foot...</i> | 34 à 35 |
| <i>Sortie à Verdun</i> | 36 à 40 |
| <i>Mots Croisés</i> | 41 |
| <i>Vie de l'association</i> | 42 à 43 |
| <i>Strasbourg</i> | 44 |

Réalisation

Comité de rédaction et relecture :

*Marcel COLLOT,
Michel CROUE,
Gérard FLAMME,
Albert HAMANT,
Joseph HEIDMANN,
Jean-Marc PATHIAUX,
Marie-Christine PORTENSEIGNE
Madeleine PERL,
René PETRY*

Maquette et infographie :

Gérard FLAMME

Secrétariat :

Viviane HOTTON

Chronique réalisée avec le soutien de la

Ville de Florange

et du

Conseil Régional de Lorraine

Pour nous contacter

Florange Patrimoine et Culture

Centre social

41, Rue de l'Argonne

57190 FLORANGE



Editorial

Dans la plaquette consacrée au 60^{ème} anniversaire de la Libération, nous vous avons invités à raconter votre histoire. Nous publions dans cette chronique les derniers textes.

Nous commençons une nouvelle rubrique, consacrée à ceux qui sont venus à Florange, dans les années 1950-60, pour développer la sidérurgie. Si vous avez des documents sur cette période ou que vous souhaitez raconter votre histoire, n'hésitez pas à nous contacter.

*Nous poursuivons notre politique d'animations et de conférences.
A noter dans vos agendas :*

Au mois d'octobre, conférence sur le Front Populaire en Lorraine par Philippe WILMOUTH, à la Passerelle

En novembre, exposition photos sur le Mur de Berlin - Hall de la Passerelle

8 décembre, L'art pictural des soldats de la ligne Maginot, par M. GOBI, à la Médiathèque

Un grand merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette chronique 2006.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Gérard FLAMME

*Président de l'association
Florange Patrimoine et Culture*

Souvenirs d'un GI

Un aperçu de mon expérience militaire, par Marty Zugel.

J'ai rejoint le service le 19 Janvier 1943. Après avoir reçu un entraînement de base en artillerie à Fort Sill en Oklahoma, j'ai été envoyé à San Francisco en Californie dans les quartiers généraux des brigades anti-aériennes. Là-bas, j'ai conduit divers officiers (médicaux, d'artillerie, etc...) vers différents sites anti-aériens qui entouraient la zone de San Francisco.

J'ai également subi des tests et été accepté pour le Programme d'Entraînement Spécialisé de l'Armée (ASTP), ce qui m'a amené à m'inscrire à l'université de Stanford où j'ai suivi des études d'ingénieur. Le programme d'entraînement a duré jusqu'en Janvier 1944.

On m'a ensuite transféré à El Paso au Texas où la 582^{ème} compagnie a été formée, puis envoyé au camp « Saelby » au Mississippi pour un entraînement final en vue de l'imminente campagne en Europe. Le 6 Avril 1944, je suis parti pour l'Ecosse et j'y suis arrivé le 16. On nous a ensuite conduits à Tidworth en Angleterre où j'ai suivi un entraînement de conduite de nuit en rapport avec les objectifs qui nous attendraient à notre arrivée en France. En complément de notre tâche, nous avions un travail annexe de service de liaison motorisée vers les unités postées sur le front. Mon travail consistait à conduire le capitaine qui devait choisir le lieu du centre de communication quand une ville était prise.

La base suivante était les docks de Southampton où toutes nos jeeps (plus de 100) étaient embarquées en attendant le départ pour la France. Notre débarquement sur les côtes françaises était initialement prévu 10 jours après celui du 6 juin, mais en raison de la lente progression de nos

armées, il a dû être reporté. Nous avons finalement atteint la France le 3 juillet 1944. Nous avons débarqué à «Utah beach» à Sainte-Mère-Eglise puis nous sommes déplacés vers Carentan, où nous avons campé dans une pommeraie.

En Septembre 1944, nous avons avancé vers l'est après que le général Patton ait décidé de dépasser Paris. Nous avons ensuite atteint la ville de Reims vers Novembre 1944, puis progressé jusqu'en Lorraine, dans une ville entre Thionville et Hayange, qui je me souviens, s'appelait Daspich. C'est là que nous avons établi un dépôt pour approvisionner les troupes. C'était la période de la bataille des Ardennes. Nous avons tenu le dépôt tout au long de l'année 1945. Le jour de la victoire en Europe est finalement arrivé en Mai 1945 et nous avons maintenu le dépôt opérationnel.

En janvier 1946, On m'a envoyé au Havre afin d'être rapatrié vers les « bons vieux Etats-Unis d'Amérique ». J'ai été libéré de mes obligations militaires le 15 Janvier 1946. J'étais redevenu civil.



Marty ZUGEL à REIMS durant la guerre.

Suite page 15



La Résistance

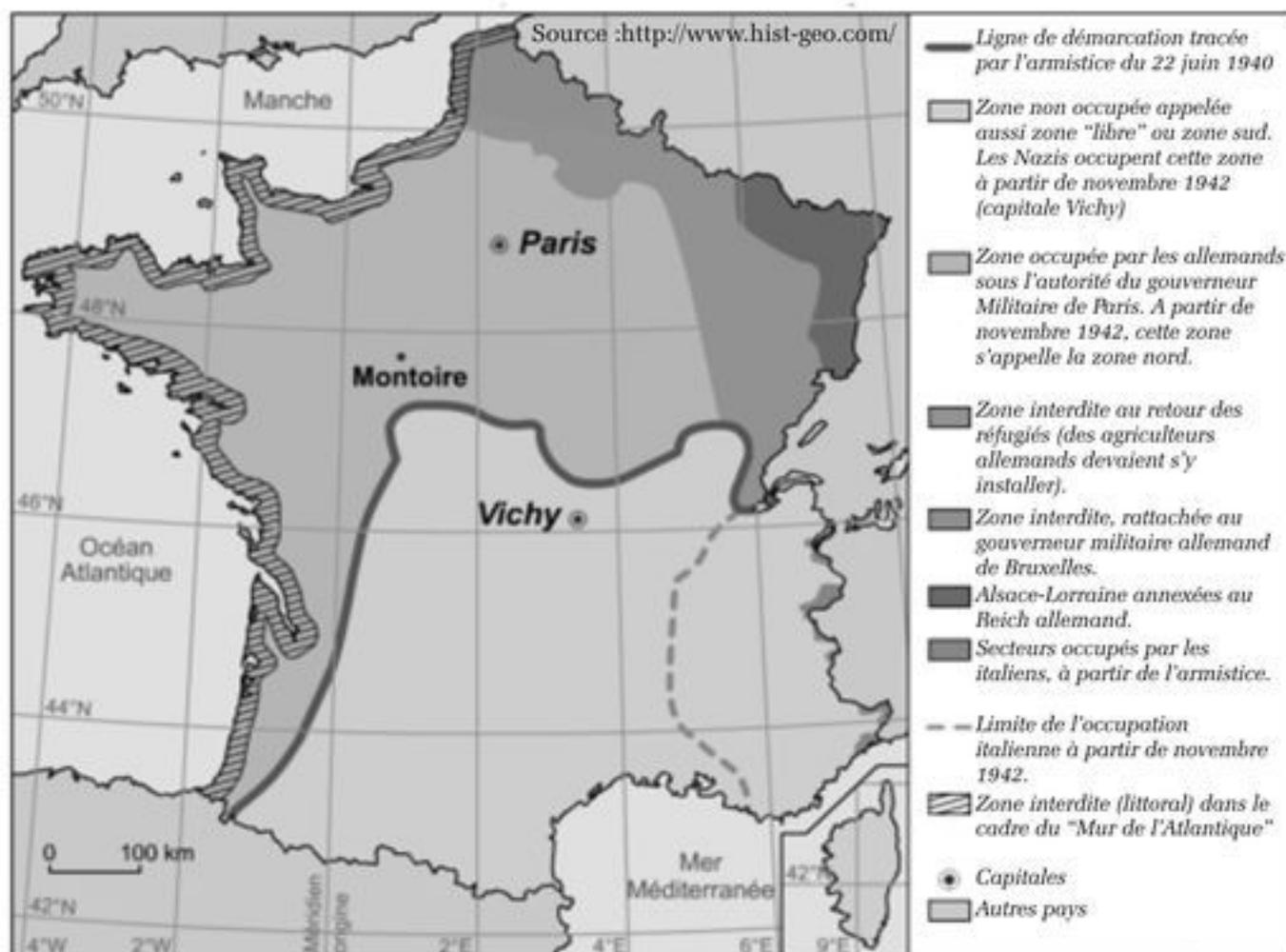
Les péripéties d'un Florangeois, Résistant de la Première Heure

Le 16 juin 1940, les forces allemandes entrent dans Florange. La population gagnée par la stupeur, le découragement et la déception se trouve un moment désarçonnée devant cette invasion. Elle qui durant presque une décennie était aux premières loges pour voir se construire la ligne Maginot destinée justement à empêcher cette invasion. Force est de constater que cette fortification n'a servi à rien. A présent la crainte gagne les anciens qui voient avec appréhension revenir ceux

que la France avait chassés hors du pays en 1918.

Pourtant dès cet instant, certains jeunes animés de leur sentiment patriotique et ne voulant pas capituler devant cette invasion ont réagi immédiatement. C'est ainsi que quatre copains de Florange : Charles Hornbeck, 20 ans Charles Bauer, 20 ans Edmond Humbert, 20 ans et Louis Michel, 19 ans enfourchant leur bicyclette ont essayé de rejoindre l'armée française en

La France après l'Armistice du 22 juin 1940



NDLR ; Les dessins qui illustrent cet article sont inspirés de photos de la collection de monsieur Louis MICHEL.



Le 2 mars 1943, première journée de passage libre de la ligne de démarcation.

déroute. Ils ont roulé jusqu'à Lunéville, où ils sont entrés dans une caserne et furent reçus par un bon vieux colonel portant moustaches qui les larmes aux yeux leur dit : « Mes enfants, rentrez chez vous, tout est foutu, nous sommes vendus. »

Décus et à contrecœur, nos quatre jeunes Florangeois ont repris le chemin du retour. Mais avant de repartir, ils ont eu l'occasion de constater que cette caserne abritait 300 chars Renault à l'état neuf n'ayant jamais servi... !

Puis, le 3 mars 1941 Louis Michel (c'est son histoire durant la guerre qui sera relatée dans le présent article) reçoit une convocation afin de passer une visite médicale en vue d'une future incorporation dans le Reichsarbeitsdienst. Il est le seul des quatre à être convoqué. C'est à partir de cet instant que les choses vont aller très vite. Les quatre amis se concertent et décident de mettre en application ce qu'ils avaient déjà décidé en commun dès l'invasion allemande à savoir :

« A la moindre alerte concernant la jeunesse nous nous évaderons vers l'intérieur du pays. »

Cependant, pour s'évader de la Moselle vers l'intérieur ce n'était pas chose aisée. Il faut se rappeler qu'aussitôt après l'invasion, l'Allemagne a annexé la Moselle et l'Alsace comme c'était le cas de 1871 à 1918 après le Traité de Francfort, Neufchef était donc en territoire germanique et Avril en territoire français occupé.

S'évader, consistait donc à sortir du territoire annexé, traverser le territoire occupé jusqu'au Jura pour enfin entrer dans la zone libre qui s'étendait du centre jusqu'au sud de la France et la Corse. La zone occupée, quant à elle comprenait, le nord, l'ouest et une bande du sud-ouest jusqu'aux Pyrénées. (Voir carte page 4).

Nos quatre Florangeois n'ont donc pas traîné, car trois jours plus tard le 6 mars 1941, après avoir pris contact avec un passeur, ils traversent la forêt de Neufchef



La Déportation

Gens de
chez nous

Le Renouveau
Démocratique

La SGE à
Florange

Sortie à
Verdun

L'Association



Groupe de maquisards d'après une photo prise par l'armée américaine..

jusqu'au lieu-dit « La source d'eau chaude » dans la vallée du Pérotin. Les Allemands patrouillaient sur la route redevenue frontière telle qu'elle l'était avant 1918 séparant le département de la Moselle annexée du département de la Meurthe-et-Moselle occupé.

Arrivés à cet endroit durant la nuit, il fallait rester tapi dans les fourrés et attendre le moment propice pour s'élancer et bondir dans la forêt d'Avril qui se trouvait de l'autre côté de la route.

A partir de cet instant, ils furent pris en charge par une chaîne de passeurs qui étape par étape les firent passer par Briey, puis par Nancy, puis par Vesoul et Belfort pour arriver enfin à La Vieille-Loye dans le département du Jura. Dans cette localité, ils furent conduits dans une ferme désaffectée dans laquelle se trouvaient

déjà des jeunes hommes comme eux, mais également des prisonniers de guerre évadés de camps se trouvant en Allemagne. C'était en quelque sorte une cache de regroupement afin de faire passer les évadés de tout bord par groupe de 7 à 8 personnes à travers la ligne de démarcation vers la zone libre.

Malheureusement, deux jours après leur arrivée, un jeune homme arrive précipitamment à bicyclette sur les lieux et ordonne à tout le monde de se disperser dans la nature, car le passeur de l'endroit avait été arrêté. Alors, à travers champs, un par un, ils ont rejoint le village voisin de Villers-Farlay dans le Jura. Sur les conseils des paysans, ils ont pris ensuite vers 23 heures des chemins de champs pour se rendre dans une forêt. Arrivés près d'un bosquet, au moment de pénétrer dans la

forêt, ils furent soudain encerclés par des soldats allemands qui les ont arrêtés et conduits à la Kommandantur d'Arbois, puis mis en prison.

Après deux jours passés dans cette prison moyenâgeuse, rongés par la vermine, ils ont subi un jugement sommaire par trois officiers allemands. Louis Michel a pour sa part écopé de six semaines de prison. Les peines des autres allaient de un mois à deux mois. Ils furent conduits ensuite à la prison centrale de Besançon ; puis en raison du manque de place, transférés à la Centrale de Clairvaux dans l'Aube. Cette prison était plus propre que les deux premières, mais on n'y distribuait presque pas de nourriture.

Les six semaines s'étant écoulées, Louis Michel fut libéré de cette prison ; mais de ce fait il se trouva séparé de ses trois autres compagnons et inclus dans un autre groupe de détenus également libérés. Ils furent escortés jusqu'à la gare de Bar-sur-Aube et enfermés dans la salle d'attente. Pendant leur séjour en prison, ils avaient appris par des bruits qui couraient, qu'à leur sortie, les détenus étaient renvoyés vers la région d'où ils venaient ; ce qui ne faisait évidemment pas l'affaire de Louis. Il demanda alors au gardien l'autorisation d'aller aux toilettes ; ce qui lui fut accordé, mais le gardien resta derrière la porte. A l'intérieur, il y avait une petite fenêtre basculante rouillée et entrouverte. En l'ouvrant plus grand, Louis s'y faufila, sauta et à toutes jambes traverse les voies ferrées de la gare de triage. Au moment de se cacher derrière un wagon, il se fait interpellé par un cheminot français. Celui-ci comprend de suite la situation et le conduit dans un wagon, ferme la porte avec un fil de fer, après lui avoir dit qu'il ferait accrocher ce wagon à un train qui partira pour Lyon dans la nuit ; ce qui effectivement se réalisa. C'est ainsi que notre ami traversa la ligne de démarcation et se trouva à Mâcon en zone libre.

A son arrivée, il est pris en charge par la Croix-Rouge. Là, il peut se restaurer et se mettre à l'abri. Le lendemain, il est mis en contact avec un employé de la Préfecture qui lui propose un emploi d'aide-géomètre à Saint-Michel-de-Maurienne en Savoie. En attendant de partir pour cette nouvelle destination et toujours grâce à la Croix-Rouge, il a la chance de retrouver Charles Bauer et Charles Hornbeck. Ces derniers feront les mêmes démarches et finalement ils partiront tous les trois ensemble à Saint-Michel-de-Maurienne. Le quatrième Edmond Humbert quant à lui, n'était toujours pas libéré. Ses deux copains retrouvés, lui apprirent à présent qu'il n'aurait pas été nécessaire de s'évader à la gare de Bar-sur-Aube comme il l'avait fait car le directeur de la prison de Clairvaux prenant à ses risques et périls l'initiative d'inscrire d'office tous les Alsaciens-Lorrains sur la liste des personnes refoulées en zone libre. Encore fallait-il le savoir ! Mais devant la crainte de retourner en Moselle, le choix était vite fait.

Arrivés à Saint-Michel-de-Maurienne, ils furent également mis en contact avec le Palais de la Foire à Lyon qui s'occupait de la centralisation des expulsés et des réfugiés. C'est ainsi que Louis Michel retrouva son frère René déjà expulsé avec sa famille depuis septembre 1940. Ce dernier lui apprend que son plus jeune frère Paul ainsi que ses parents sont arrivés chez lui, car expulsés de Moselle en représailles à son évasion de Florange. Ils se trouvent à Saint Affrique dans l'Aveyron. René demande à Louis de venir les y rejoindre ; ce qu'il fera. Il y trouvera un emploi durant 6 mois dans la construction d'une route devant aller à Decazeville. Mais les temps sont durs dans l'Aveyron à cette époque. Heureusement des amis avec qui il était en contact, lui proposent de venir les rejoindre à Tournus ; ce qu'il accepte. Arrivé à Tournus, l'accueil est chaleureux et le ravitaillement plus facile. Il trouve rapidement un logement et un emploi aux Ets Scholtès de Thionville qui s'étaient repliés à Tournus.



La Déportation

Gens de
chez nousLe Renouveau
DémocratiqueLa SGE à
FlorangeSortie à
Verdun

L'Association



Préparation du sabotage d'une voie ferrée par le maquis.

Mais début 1942, Louis est appelé pour le service obligatoire aux chantiers de Jeunesse (l'armée sans armes !). Il est dirigé sur Villard-de-Lans dans l'Isère au groupement 11 groupe 3. L'entraînement leur impose des marches en haute montagne jusqu'au lieu dit "La Petouze" en plein Vercors. Cependant, en tant que coiffeur de profession, il fait partie de la compagnie "hors rang". C'est ainsi qu'en coiffant l'un des deux lieutenants, Guy Burty, que celui-ci a été amené à le questionner petit à petit sur sa situation. Puis quelques jours plus tard, ce lieutenant demande à Louis s'il serait intéressé par une forme de résistance. Louis accepte immédiatement. Il ne l'apprendra qu'ultérieurement; cet officier était l'un de ceux qui préparaient l'organisation de la résistance dans le Vercors, mais également ailleurs en France. Il faisait partie de l'O.A.R. (Organisation de la Résistance de l'Armée) premier organisme de la Résistance. Il lui dit qu'il sera contacté après être libéré des chantiers de Jeunesse, soit en octobre 1942. C'est effectivement à cette date que la prise de contact a eu lieu par Monsieur Debarbouillé Henri, professeur et maire de Villars, petite

commune des environs de Tournus. Louis est engagé dans l'"I. Service (Intelligence Service) pour effectuer des missions concernant la Saône-et-Loire et une partie de l'Ain, tout en restant sédentaire.

Le patron coiffeur chez qui il avait trouvé un emploi était favorable à la cause de la Résistance et l'autorisait à être absent un jour par semaine; ce qui lui permettait des déplacements pendant trois jours. Ces déplacements se font à bicyclette, en train ou en bus. Malheureusement, six mois plus tard, la "Gestapo" fait irruption chez son patron et fouille toute la maison mais ne trouve rien. A la suite de cette intervention, Louis reçoit l'ordre de rejoindre le maquis dans le groupe franc du lieutenant Mondange de l'armée secrète du secteur Tournus-Cluny.

C'est alors que commence une période très active, dont les actions feront la gloire de cette armée secrète : sabotages en tout genre, en vue d'amoinrir la puissance des forces occupantes ; attaques de convois militaires, organisation de parachutages de personnes et de matériel en provenance de Grande-Bretagne, protection des mouvements de personnalités par avions (arrivées et départs), participation par deux fois à la bataille d'Azé près de Mâcon participation à la bataille au Bois-Clair-Cluny le 11 août 1944. Puis enfin, réaliser la libération de Tournus ; de Sennecey-le-Grand ; de Châlons-sur-Saône ; de Montceau-les-Mines.

Ces batailles et ces libérations de villes ont pu être menées à bien grâce au regroupement des groupes épars de résistants, comme l'avait décidé le général De Gaulle le 1er février 1944 sous le nom de FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). C'est au cours de ces déplacements et de ces organisations que Louis, avec un compagnon, se sont fait prendre par la milice. Ils ont subi un interrogatoire debout dans une cour, dans un cercle tracé à la craie autour des pieds et maintenus



Le colonel PASSY, chef du BRGA (2^{ème} bureau du Gal de Gaulle à Londres) qui a pris le commandement des FFI en Bretagne puis chef d'Etat-major du Gal Koenig.

droits à coups de crosses de fusils par la milice et les gardes mobiles. Ils furent libérés au bout de deux heures et demie, car aucune preuve n'ayant pu être retenue contre eux.

Puis après une centralisation à Châlons-sur-Saône, les groupes FFI sont incorporés dans la première armée commandée par le général de Lattre de Tassigny. C'est ainsi que Louis sera versé d'abord au régiment de "Marche du Sel" de Cluny le 16 septembre 1944. Ce régiment sera transformé par la suite en commandos et deviendra le 5 janvier 1945 le 4^{ème} bataillon de choc.

Ces préparatifs et ces réorganisations étaient faits en vue des prochaines offensives sur l'Alsace, notamment celle de Colmar. Mais la veille du départ de son unité, Louis est convoqué chez son commandant avec son camarade Debruelle. Il les envoie à l'Etat Major de la 7^{ème} région militaire, 5^{ème} bureau. Ils sont reçus par le colonel qui commande ce

service. Il leur dit avoir besoin de personnes comme elles connaissant bien la région. Ce colonel voulait les utiliser pour faire des enquêtes afin de rechercher des miliciens et des grands collaborateurs ainsi que des gros trafiquants... Mais Louis ne se sentant pas avoir la vocation pour ce genre de besogne répondit qu'il préférerait partir avec sa compagnie. La réponse est sans équivoque: « Pas question ». Quelques jours plus tard, Louis exprime à nouveau son désir de rejoindre ses compagnons d'armes. Le colonel n'est toujours pas d'accord. Alors puisqu'on lui interdit de poursuivre le combat pour lequel il s'était engagé, Louis décide de démissionner et se fait démobiliser.

Sur ce, il rentre à Tournus, retrouve sa famille et sa mère. Son frère Paul était déjà de retour en Moselle. Ensuite il rejoint sa future épouse Lucienne chez ses parents où il travaillera provisoirement dans l'agriculture et la vigne.

Le 21 avril 1945 Louis et Lucienne se marient, puis font les démarches afin de pouvoir revenir à Florange. De leur union naît une fille Annick, épouse de Robert Legrand. Ils ont deux petits-fils Flavien et Gérard.

Ainsi, Louis redevient un citoyen ordinaire et ouvre avec son épouse un petit salon de coiffure au 2 rue de Longwy dans le café de la Centrale. Ce salon sera transféré ensuite au 44 rue de la Centrale. Il est exploité actuellement par leur fille et leur gendre.

Sur cette maison, chaque année jusqu'à nos jours, à l'occasion des anniversaires à caractère national : 8 mai, 14 juillet, 11 novembre ; on peut y voir flotter les trois couleurs de la France, témoignage de l'indéfectible patriotisme de Louis et des siens.

Propos de **Louis Michel**
recueillis par **Albert Hamant**



La Déportation

Gens de
chez nous

Le Renouveau
Démocratique

La SGE à
Florange

Sortie à
Verdun

L'Association



La Déportation

***Un Florangeois en camp de déportation et d'extermination
« Je ne suis pas un héros, j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai eu froid et j'ai eu peur », Germain KLEINBERG raconte.***

Germain Kleinberg d'origine mosellane habitant Florange, ancien résistant dans les maquis du Lot et déporté politique dans le tristement célèbre camp de concentration de SACHSENHAUSEN sous le matricule 84571 raconte :

« Je ne suis pas un héros, j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai eu froid et j'ai eu peur », commente-t-il.

Longtemps je n'ai pas pu parler de cette période et des souffrances endurées tant les blessures intérieures étaient vives et les souvenirs douloureux à évoquer avec la peine d'avoir perdu tant de camarades dans cet enfer concentrationnaire.

Soixante ans sont passés depuis. Je peux enfin raconter, je me dois de raconter afin que l'on n'oublie pas. Sollicité à présent dans les écoles pour tenir conférence sur la déportation, je m'y rends afin que les jeunes générations sachent, écoutent l'in vraisemblable, l'indispensable : l'horreur des camps nazis. Et de rajouter l'air pensif : « et dire qu'à l'époque, tout le monde savait. »

Remontant dans ses souvenirs, il poursuit : « Mon grand-père chez qui j'ai été élevé à Ars-sur-Moselle, localité redevenue allemande dès juin 1940, eut à endosser l'uniforme allemand lors de la guerre de 1914/18 et parlait couramment cette langue. Un jour de 1941, il reçut une convocation afin que j'entre dans les jeunesses hitlériennes. Il me dit alors : Germain, tu dois partir en France libre ;

aujourd'hui, ce ne sont plus les mêmes Allemands, sauve-toi. » J'avais 14 ans.

Je pris ma valise et avec l'aide d'une femme passeur, je traversai clandestinement la frontière à travers bois jusqu'à Pagny-sur-Moselle. J'y restai un mois, le temps que l'on me procure une fausse carte d'identité, puis je pris le train en direction de Lyon pour rejoindre un camp de réfugiés. A la ligne de démarcation de Chalon-sur-Saône, un homme porteur d'un foulard vert, devait m'attendre pour m'aider à passer sans encombre. Je l'attendis sur le quai mais il n'était pas au rendez-vous. Avec l'insouciance de ma jeunesse, je remontai dans le train et c'est alors que deux Feldgendarmes entrèrent dans le compartiment afin de vérifier les papiers. A part ma carte d'identité, je n'avais aucun ausweis (laissez - passer) mais par chance, ayant été à l'école allemande pendant un an, je pouvais me débrouiller un peu dans leur langue.

Un des Allemands s'avançant vers moi me demanda mon ausweis ; je lui répondis que je n'en avais pas et en lui tendant ma carte d'identité, je lui expliquai que j'allais en visite chez ma grand'mère à Lyon. Il s'étonna d'abord que je lui parle en Allemand mais me dit qu'il me fallait un laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation.

Au même moment, son collègue l'interpella pour une autre vérification suspecte : « Ernst ! Kommen sie » (viens ici). L'Allemand me rendit ma carte mais avant de rejoindre son collègue, il me



donna l'ordre de descendre du train et d'attendre sur le quai certainement pour m'interroger plus en détail sur mon voyage.

Pendant qu'ils étaient tous trois dans le baraquement de la gare, un strident coup de sifflet retentit et le train démarra. Sans me demander ce qu'il adviendrait, je fonçai sur une des portières d'un wagon, l'ouvrit et m'engouffrai à l'intérieur. C'est avec une grande anxiété que je voyageai jusqu'à Lyon ; j'étais en zone non occupée, la chance avait été de mon côté. C'est ainsi que j'ai quitté la Moselle annexée, suivant les conseils de mon grand-père. Du centre de réfugiés où l'on me donna un billet de voyage, j'ai pu ensuite rejoindre mes parents déjà fixés à Figeac dans le Lot. Par la suite, je suis entré en apprentissage dans une imprimerie où j'ai appris le métier de typographe.

J'avais à présent 17 ans et je ne savais pas que par ce métier, le destin me réservait de drôles de surprises et que ma vie allait basculer.

En effet à Figeac, un proviseur de collège cachait dans les combles de l'école, des enfants juifs et il leur fallait des cartes d'identité, de fausses cartes d'identité. Sollicité pour mes connaissances en typographie, j'acceptai de me lancer dans

l'impression de ces fausses cartes et du tampon de validation qui demanda quelques difficultés et beaucoup d'astuces.

De fil en aiguille, selon les demandes, je suis entré dans la peau d'un faussaire en faisant de fausses cartes (d'identité idem pour des cartes d'alimentation ainsi que des tracts pour le réseau de résistance auquel j'appartenais). Précisons que ce travail de faussaire était pour la bonne cause.

Un matin du 12 mai 1944, la Gestapo ainsi que des S.S. de la Division « Das Reich » vinrent m'arrêter sur dénonciation d'un traître qui s'était infiltré dans le réseau. (Il fut passé par les armes après la Libération) Pour moi ce fut le début d'un long calvaire. A l'imprimerie, je travaillais avec M. Robertz, un réfugié d'origine belge. Il fut arrêté par la Gestapo, accusé de terrorisme, et il fut fusillé. Envoyé à la prison de Montauban où étaient fusillés chaque jour des résistants, j'ai assisté en arrivant, à l'exécution de 4 de mes camarades, dans le simple but de nous intimider et nous forcer à parler. Je fus interrogé et torturé durant 4 jours avant d'être mis en cellule dans un box de manège à chevaux. Là, je fus enchaîné avec trois ou quatre de mes camarades à un pilier au bas d'un escalier ; sur l'estrade nous surplombant, se tenaient





des S.S. qui nous urinaient dessus et nous jetaient des mégots de cigarettes. L'urine coulant sur nos plaies nous brûlait les chairs. Cela dura deux nuits.

Puis nous avons été transférés à Compiègne-Royal-Lieu dans un camp de transit pour l'Allemagne.

Le 4 juin 1944 nous avons été embarqués à 140 hommes par wagon et durant trois jours et trois nuits, serrés les uns contre les autres, nous ne pouvions ni bouger ni boire ni manger, le tout, dans une chaleur étouffante. Accolé à la paroi du wagon, j'eus la chance de pouvoir sucer un gros boulon qui dépassait et qui s'humidifiait durant les nuits, étanchant ainsi partiellement ma soif. D'autres buvaient leur urine, d'autres encore mouraient d'épuisement ou d'étouffement. C'est ainsi que nous sommes arrivés à Hambourg-Neuengamme le 7 juin 1944 dans un état physique et d'hygiène déplorable. L'accueil des S.S. fut des plus terrifiant.

Nous descendîmes des wagons sous les coups de matraque. Le sang giclait de partout, les hommes assoiffés, se jetaient dans des mares d'eau où se mêlait leur sang, les cadavres étaient jetés sans ménagement dans des tombereaux tirés par des hommes en tenue rayée. Le lendemain de notre arrivée à Neuengamme sous les coups, nous fûmes entièrement rasés et tondus. On nous englua d'une pommade de Crésyl désinfectante et revêtus d'une tenue de bagnard zébrée de bleu et de blanc, nous fûmes rassemblés toujours à coup de « goumi » (matraque) sur la place d'appel, alignés face à une potence. A côté de celle-ci, un orchestre jouait une marche militaire prussienne. Quatre détenus mains et pieds liés attendaient sur l'estrade ; quatre cordes pendaient au-dessus de leur tête. Ils furent exécutés l'un après l'autre. Nous fûmes atterrés par le spectacle atroce des corps de ces malheureux balancés par des vents du nord, froids et humides et cela nous glaça le sang. L'orchestre s'était tu, puis le Lager-

Führer (commandant S.S. du camp) bavant et vociférant nous tint un discours qu'un interprète français nous traduisit. « Ici, vous n'êtes plus des hommes mais de simples numéros, des «stuck» (morceaux) vous ne valez plus rien et êtes moins que les chiens que nous avons au chenil ». Il rajouta : « Les pendaisons que vous venez de voir, sont destinées aux détenus qui auraient l'intention de s'évader, de se rebeller ou de saboter le travail que nous allons vous donner ». C'est sur cette vision des pendus et des menaces du chef de camp, que nous regagnâmes nos baraquements toujours sous les coups de matraques. Ce traitement dura jusqu'au 1er juillet 1944, date de notre embarquement pour Orianenburg-Sachsenhausen près de Berlin.

Dans le camp de Sachsenhausen, étaient détenus entre 40 et 45 000 hommes et femmes et peu en sont revenus. Répartis en «kommando», nous travaillions 12h par jour dans une usine qui fabriquait des chars «Tigres» souvent sabotés par nos soins à l'insu des fameux Kapos (gardiens).

Ces Kapos, portant le triangle vert sur leurs tenues rayées étaient des prisonniers de droit commun, des criminels, des assassins qui étaient soudoyés par les S.S. pour nous matraquer. C'est étrange à dire, mais il valait mieux parfois avoir affaire à un S.S. qu'à l'un de ces Kapos qui matraquaient à tour de bras par sadisme et par plaisir. Germain nous dit qu'aujourd'hui encore il évite de se mettre en maillot de bain tant son dos porte les marques des coups reçus. Il rapporte qu'il y avait 8 500 Français dans ce camp et que ceux-ci étaient mal vus. Quant aux Russes qui n'étaient pas protégés par la convention de Genève, ils étaient immédiatement éliminés dans les chambres à gaz et passés au crématoire.

« On ne peut pas vraiment expliquer ce qu'étaient ces camps: des copains qui

meurent à côté de vous, la peur, de ces S.S. et de leurs chiens enragés, cet orchestre qui joue pendant qu'on pend l'un des nôtres et ces coups qui nous font perdre la notion du temps avec le sentiment d'être moins qu'une bête. Certains, las de trop souffrir, à bout de forces se jetaient volontairement contre les barbelés électrifiés, d'autres, abattus avant de les atteindre ou dévorés par les chiens. Germain ajoute avec une émotion visible qu'aujourd'hui encore il a peur des chiens même petits.

Il se souvient aussi de ce Proviseur qui lui dit un jour : « Tu vas me tutoyer comme tout le monde, on est frère maintenant car nous passerons tous par la cheminée. » De ces cheminées qui, lorsque le plafond était bas, empuantaient l'atmosphère d'odeurs âcres de chairs brûlées. « Je peux dire que je dois mon salut à la jeunesse de mes 18 ans, car les autres plus âgés, moins résistants, ne dureraient pas longtemps. Lorsque j'ai été libéré, je ne faisais plus que 32 kilogrammes. Voici comment s'est passée cette libération : d'abord, nous entendîmes des coups de canon et le bruit assourdissant des orgues de Staline qui tiraient sur Berlin distant de 20 km puis, dans le ciel des fumées. Six forteresses volantes américaines larguèrent leurs bombes au-dessus du camp. Nous vîmes dans le ciel grossir ces petits points noirs puis ce fut le vacarme des explosions. Ces bombes, tombées à 150 mètres. du camp nous soulevaient du sol à chaque impact provoquant des nuages de poussière qui nous faisaient suffoquer et nous obscurcissaient la vue. Le 26 avril 1945, à 6 heures, les chars russes arrivaient devant le camp ; les Allemands opposèrent une résistance, il y eut d'énormes pertes côté allemand mais aussi parmi les déportés, puis les survivants se replièrent. Les Russes sectionnèrent les barbelés pour nous faire sortir rapidement car ça tirait encore. Nous étions libres, le cauchemar prenait fin ».





◀ Germain KLEINBERG recevant la Légion d'Honneur des mains du Docteur Paul SOUFFRIN le 3 septembre 2005

Monsieur et madame KLEINBERG lors de la cérémonie du 3 septembre 2005 ▼

Un reportage réalisé en partenariat avec Florange Patrimoine et Culture relatant la vie de Germain KLEINBERG a été diffusé sur le canal de télévision locale "Fenêtres sur Florange"



Photos : G. FLAMME

Aujourd'hui, 60 ans après, je dis à ces élèves que je rencontre dans les écoles : «Soyez vigilants, surveillez vos libertés et ne vous laissez pas mener par un petit je ne sais quoi ! »

Récit de Germain Kleinberg vers qui va toute ma sympathie et mon respect pour ses souffrances endurées.

Nous le remercions pour sa participation à l'élaboration de cette chronique.

Jean-Marc Pathiaux

«Un autre ne pourra jamais connaître l'étendue de ma souffrance parce qu'il est un autre que moi et qu'il est rare qu'un homme consente à reconnaître les souffrances d'autrui ».

Dostoïevski

Souvenirs d'un GI *Suite*

...
Il est difficile de se remémorer des souvenirs vieux de 60 ans, mais je vais quand même essayer. Je crois que je suis arrivé à Daspich aux alentours de Juin 1945. Nous sommes venus de Reims qui était notre précédente base d'opérations.

J'ai joint quelques photos personnelles pour vous donner une idée des constructions de l'époque à Daspich. Je ne sais pas si elles sont encore debout. Comme vous pouvez l'imaginer, nous passions la plupart de notre temps dans notre camp de base où notre dépôt était situé. La rue sur les photos faisait partie du dépôt qui se trouvait de l'autre côté de la route par rapport à notre caserne (ancienne usine H. Goering, actuellement entrée SOLLAC).

La rue à laquelle je fais allusion est celle qui partait de Thionville vers Hayange, et Daspich se trouvait bien sûr entre ces deux plus grosses villes. Nous avions l'habitude de nous rendre vers ces villes grâce à un tramway qui les reliait. Nous passions beaucoup de temps à Hayange à nous balader, à visiter des bars et goûter la bière française.

*Deux GI's
dans la rue
des JONC à
Serémange.
Au fond,
l'ancienne
cantine
italienne.*



*Camps de
base
américain
à Daspich.*

Suite page 19



Votre Histoire

Samuel Szurek l'ancien combattant de 39/45 aux quatre livrets militaires. C'est bien un parcours militaire hors du commun pendant la guerre de 39/45 qu'à effectué Samuel Szurek bien connu à Florange.



Col. Samuel SZUREK

Sur la photo, Samuel à gauche et un ami

Son père Israélite Polonais, avait choisi la France en 1929 fuyant les pogroms anti juifs qui sévissaient déjà dans son pays. Après avoir travaillé à Uckange, il ouvre à la fin de 1930 une boucherie à Daspich au 14 de la rue de Thionville.

Avec l'ascension au pouvoir de Hitler c'est au tour de l'Allemagne d'instituer la traque des juifs ainsi que des opposants au nazisme et l'ouverture des premiers camps de concentration.

Le premier jour de la déclaration de la guerre à l'Allemagne en 1939 le jeune Samuel n'hésite pas et s'engage dans l'armée française (il avait 19 ans et demi) engagement auquel les services militaires ne donnèrent pas suite. Ensuite alors que la Pologne était la proie des Nazis, une armée polonaise se créait en France, à laquelle ont été incorporés Samuel et son frère David. Le 9 avril 1940 c'était le départ pour Coëtquidan où ils ont retrouvé de nombreux compatriotes. La préparation militaire au sein du 7^{ème} Régiment d'Infanterie commençait alors. Elle fut de courte durée car après l'invasion de notre pays, la France capitulait le 18 juin 1940.

Samuel, David et leurs compagnons ont appris alors qu'un général français refusait la capitulation et appelait les militaires de l'hexagone à le rejoindre en Grande Bretagne. Ayant perdu leurs officiers polonais, une quarantaine de soldats se dirigèrent vers Saint-Nazaire où des bâtiments de guerre anglais étaient soit disant ancrés. En fait c'est au Croisic que nos fugitifs ont trouvé trois contre-torpilleurs anglais prêts au départ. L'embarquement a été immédiat et pour l'occasion Samuel accompagné de son jeune frère David et de quarante de ses compagnons accostèrent en Angleterre où les officiers polonais les reprirent immédiatement sous leurs ordres. Une armée polonaise était en effet en formation en Grande Bretagne. Ainsi nos amis et leurs compatriotes furent dirigés vers l'Ecosse, (à l'époque on craignait et on croyait beaucoup, au Royaume Uni, à une invasion allemande depuis la Norvège).

Samuel évoque avec fierté la visite à la caserne, du roi et de la reine d'Angleterre accompagnés des deux Princesses venus pour les féliciter de leurs actions de défense du pays.

Quatre longues années passèrent ainsi au Quatorzième Lancier Blindé en entraînements commandos et manœuvres de toutes sortes. Entre-temps la bataille d'Angleterre avait sévi avec son cortège de destructions (principalement à Londres), Samuel précise : "Les Anglais subissaient tout cela avec un grand courage et les rues bombardées étaient immédiatement déblayées ; pensez donc, les docks du port avaient brûlé pendant trois semaines."

Enfin le 16 mars 1944 Samuel et une partie de ses compatriotes sont versés dans l'armée anglaise. Le moment tant attendu approche. Enfin le 6 juin 1944 c'est le débarquement qui se fera à Juno Beach pour la compagnie de notre héros rattachée pour l'occasion à la première armée canadienne. "Les commandos et les parachutistes étaient passés avant nous pour nettoyer le terrain. Mais nous avons connu l'isolement car nous n'étions qu'une poignée d'hommes et un officier à avoir été débarqués, le reste de la troupe étant bloqué sur les bateaux par la tempête qui sévissait. Ca a duré trois jours." explique le caporal Szurek



Col. Samuel SZUREK

Samuel à gauche, David à droite, qui à aussi participé au débarquement du 6 juin.



Maurice à gauche, maquisard au groupe Roland, et un copain.

Puis après de durs combats en Normandie nous sommes montés vers le nord de la France en bousculant les Allemands. Nous sommes entrés en Belgique puis en Hollande.

La bataille d'Arnhem avec le sacrifice des parachutistes alliés lui est restée en mémoire : "Nous attendions à la porte d'Arnhem pendant que les paras se faisaient massacrer, on attendait l'ordre d'intervenir qui n'est jamais venu; manque d'accord dans le haut commandement, c'est ce qu'on apprit par la suite." se désole notre combattant.

Enfin ce fut l'entrée en Allemagne suivie de son écroulement sous les coups des armées alliées, avec enfin la signature de la capitulation sans condition le 8 mai 1945.

Samuel Szurek restera encore au titre de l'occupation jusqu'au 13 février 1947. Il





recevra ensuite avec sa naturalisation française son titre de mobilisation et son livret militaire.

L'homme peut ainsi se targuer d'avoir eu quatre livrets militaires et sept décorations prestigieuses, dont deux anglaises.

Propos de **Samuel SZUREK**
recueillis par **Michel CROUE**

*Sur la photo, Bernard SZUREK,
assassiné par la Gestapo.*

Témoignage

Petite contribution aux événements de la seconde guerre mondiale à Florange

En 1944, il existait dans la rue de Longwy, à la limite de la commune de Sérémange et en face de l'actuelle voie d'accès de l'autoroute A 30, une laiterie dont le propriétaire était un certain M. Kruchten. A l'époque, le lait était conditionné dans de grands bidons métalliques et transporté par camionnette, un peu à la façon des camions transporteurs actuels de bouteilles de gaz liquéfié. Le laitier se déplaçait avec ses bidons dans les localités de sa compétence pour distribuer aux clients leur ration réglementaire de lait (nous étions en économie de guerre).

Il se trouve que dans l'après-midi du 1er septembre 1944, M. Pirra, gendre de M. Kruchten, terminait sa tournée dans une rue du faubourg Saint-Jacques à Nilvange où mes parents habitaient pendant la guerre. Il s'appretait à s'engager sur la route nationale, vraisemblablement pour le chemin du retour à Florange, lorsqu'il est



Col. Samuel SZUREK

tombé nez à nez avec le détachement américain de reconnaissance progressant rapidement vers Hayange. Il faut rappeler, au passage, que la circulation routière était alors presque nulle ; les convois militaires allemands battant en retraite précipitée ayant cessé depuis quelques jours. En raison de la pénurie de carburant, seuls les véhicules officiels ou utilitaires circulaient encore. Le camion de M. Pirra était donc visible de loin. Les Américains l'ont-ils pris pour un véhicule ennemi ? Toujours est-il qu'ils ont malencontreusement ouvert le feu et blessé mortellement M. Pirra. Cet événement avait fortement ému et troublé les habitants de ce quartier, parce que la victime n'était pas tombée sous les balles allemandes mais sous celles de nos Alliés et cela à la veille de la libération définitive de la vallée de la Fensch, le 10 septembre suivant !

Cet épisode de la guerre mériterait d'être vérifié par les historiens locaux et peut-être intégré dans une nécrologie consacrée à l'ensemble des victimes de guerre de Florange...

Gérard Kopp

Souvenirs d'un GI suite

...

Je ne me souviens pas de grand chose qui soit vraiment digne d'intérêt, avec toutes ces années écoulées.

J'aimerais faire un commentaire sur le texte de Jean-Marc Pathiaux, «le 60^{ème} anniversaire de la libération», paru dans la brochure de la ville de Florange. J'aurais aimé être présent à l'occasion de cette commémoration.

Je voudrais également remercier Jean-Marc Pathiaux pour m'avoir envoyé la brochure ainsi que les photos qui font référence aux usines H. Goering. J'ai bien peur de ne plus pouvoir m'orienter sur ces photos. Trop d'années se sont écoulées depuis ma dernière venue en France. Si je peux vous faire parvenir d'autres informations, j'aimerais savoir à propos de quoi écrire.

Bien à vous,

Marty ZUGEL de Fort Myers (Floride)
Traduit de l'américain par Alexis FORTIN



Lady WORKED, économe du dépôt de Daspich en 1945.



Marty ZUGEL

“ La rue à laquelle je fais allusion est celle qui partait de Thionville vers Hayange, et Daspich se trouvait bien sûr entre ces deux plus grosses villes. Nous avions l'habitude de nous rendre vers ces villes grâce à un tramway qui les reliait ”.





Gens de chez nous

Une famille comme une autre, mais qui a beaucoup compté pour une petite fille unique, solitaire parfois et surtout très en manque d'un grand frère protecteur et complice ou d'une grande sœur à admirer et à copier...

Les voisins d'en face, une famille comme beaucoup, certes, peut-être un peu «d'avant-garde»...

Pensez, ils allaient, en famille applaudir le défilé du 14 juillet à Paris... ou découvrir Marseille et la «Bonne Mère» - ce qui permettait au petit René d'épater les copains en leur racontant le Château d'If.

Dans la chambre des parents, un petit banc, rembourré, recouvert de velours rouge, garni de clous dorés (accessoire indispensable pour faire sa communion solennelle, que les V. prêtaient volontiers... et une jolie armoire à glace qui faisait mon admiration ! Ne riez pas, les armoires lorraines, du moins la nôtre, n'avait pas de miroir, à mon grand regret... Et surtout, chose rare dans notre cité cheminote, ils avaient la radio !



Col. Lucienne KAISER

Lundi de Pâques 1942, à La Celle, les familles Audaine et Vagner

Chez eux, on «osait» jouer, se déguiser autour du grand canapé de la cuisine.

Chez eux, la porte était toujours ouverte.

Benoît, le petit marchand de fil, peu gâté par la nature, trouvait chez V. le bol de café, les tartines, le sourire et l'oreille attentive de Many à qui il se confiait timidement... «Le Jean Schmitt», coiffeur des hommes, passait des heures chez V. à raser, couper et à développer ses théories pour refaire le monde et Many n'était pas la dernière à lui donner la réplique...

Mais qui n'est pas allé chez V. !

Si vous ne les avez connus, laissez-moi vous présenter...

Madame, que je trouvais jolie avec ses anneaux d'or, sa bouche pulpeuse, bien ourlée. Un peu ronde, une jambe toujours bandée, elle travaillait beaucoup. 4 enfants, le jardin, les champs... et elle riait, elle riait... Après le repas, avant de reprendre le travail, un coude appuyé sur le buffet, sa jambe sur une chaise, elle faisait une courte sieste ou peut-être méditait-elle les yeux fermés ?

Sympa, grand, dégingandé, les joues creuses et pâles, Monsieur, gazé en 18, avait toujours la gorge sèche, le souffle court. Heureusement, il n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à son travail, au bureau de la P.V. (Petite Vitesse).

François, dit «le Tios» footballeur, adroit de ses mains, astucieux, passionné de mécanique, travaillait dans un garage. Dans la salle à manger trônait un

magnifique château en bois à déchiQUETER ciselé de ses mains.

Jeannette, l'intellectuelle, bureaucrate chez «Weimerskirch», la «voix» de la famille. Chez V. on chantait «sous les Ponts de Paris»...«Marinella»... Tout «Vincent Scotto». Ecolière au temps de Sœur «Louis-Augustine», elle a été, avec ses compagnes de classe, «porteuse» de la presse catholique.

La dynamique Many, enthousiaste, débrouillarde, bras droit de sa maman, couturière grâce à des cours de coupe, lingère, cuisinière...

Et le petit dernier, René dit «le Ness», notre copain d'enfance, René, qui buvait sa tisane avec les feuilles ! René, plein de zèle avant sa Première Communion, qui n'hésitait pas à marcher toute une journée avec des cailloux dans ses chaussures pour «faire un sacrifice», ce qui nous était vivement recommandé alors !

Un peu railleur peut-être, mais inventif, organisateur. Au temps d'avant la console, les gamins s'éclataient autrement. En plein air avec de l'imagination, des plaies et des bosses.

Sa maman, au bord de la syncope, l'a vu arriver un jour, tranquillement, une phalange ensanglantée et pendante un coup de «tomahawk» maladroit ! A l'hôpital, on a terminé le travail on ne «recollait» pas encore. Soigné comme un coq en pâte, pressé de nous voir partir, pour lire «Les Aventures de Jean Bart» que nous lui avions apportées.

Sa phalange, il s'en est fort bien passé depuis.

Sans oublier les visites régulières de la chère tante Fanny, partie intégrante de la famille. Célibataire, lingère à l'orphelinat des «Récollets». La douceur et l'indulgence

même, un peu choquée toutefois de voir, au mur de la chambre des filles, Jean Gabin et Mireille Balin côtoyer Sainte-Thérèse et le Sacré-Cœur !

Many



Col. Lucienne KAISER

Avec Jeannette nous sommes allées à Metz lui faire une petite visite dans son orphelinat. Elle nous a reçues dans la lingerie, vaste et froide. Sur deux grands plateaux, le dessert attendait le repas du soir. Fanny nous a gentiment offert deux puddings au chocolat dans des tasses blanches à larges rayures bleues. La mienne était un peu fêlée. Devant nos scrupules, elle nous a assuré «qu'il y en avait assez» ! J'étais mal à l'aise. J'avais hâte de m'en aller, de retrouver l'Esplanade au soleil.

Le jeudi, Many me proposait de venir écouter les émissions enfantines sur Radio Sottens. Ça «craquait» bien un peu, mais c'était passionnant.

Les V. s'intéressaient beaucoup aux sports, surtout au Tour de France. Par temps de pluie, les garçons jouaient dans «l'écurie» et Many, de la fenêtre de la cuisine, au premier, leur envoyait, par un ingénieux système de poulie et de corde, imaginé par





François, un message avec les noms du vainqueur de l'étape et des 4 premiers...



Col. Lucienne KAISER

Souvenir du Haut-Barr 1937

L'arrière des «écuries» surplombait les jardins, là, devant un public de filles, les garçons«jouaient» Robin des Bois. Une palissade formait un magnifique balcon où Lady Marianne (Lucien L.) attendait Robin (René, bien sûr) Lady, maquillée et costumée par Many. Avec des rideaux usagés, elle faisait presque aussi bien que «Donald Cardwell» !

Les dialogues... discutables, nous faisions pouffer. Un garde (qui n'avait pas vu le film) entrait en scène, interpellant avec emphase un pauvre braconnier «Pourquoi as-tu tué ce «cerf» (cerf) !»... Un rien nous amusait. Nous en riions encore longtemps après. C'était le bonheur ! J'ai envie de dire, c'était génial !

Comment vous dire l'ambiance des soirées passées ensemble. Les discussions... les rires... les parties acharnées de «Moulin» entre Monsieur V. et Maman, concentrés comme deux maîtres des échecs.

Je me sentais bien dans cette famille bruyante, unie, drôle, coups de gueule compris !

Mais c'est chez nous que tout le monde planchait sur un concours des «Ecos». chercher une phrase dans une foulditude de lettres minuscules. Fou rire à la

réception du 4ème prix... 3 savonnettes «Monsavon» !

Chez nous aussi, avec Maman et Many, Jeannette rédigeait des courriers à Ciné-Miroir pour recevoir les photos dédicacées de leurs vedettes préférées ou poser des questions à «Jean Caméra» qui répondait avec humeur dans sa rubrique.

C'est avec Papa que s'organisaient les excursions du Dimanche «Rucksack» au dos et le traditionnel veau froid-cornichons. Les mamans préféraient le repos dominical en pantoufles aux grimpettes en forêt. Le Haut Barr... Les Trois Epis... Le Donon...

«Le Donon sous l'orage» un épisode X fois relaté avec force détails. Papa obligé de redescendre sous une pluie battante, pour chercher du secours, pendant que les filles essayaient de reconforter une promeneuse frappée par la foudre, brûlée à cause de sa chaîne et très choquée !

Les filles adoraient prendre le train, on n'était pas fille de cheminot pour rien. C'est dans le train que Jeannette rencontrera le sémillant contrôleur qui sera l'homme de sa vie. Mais question sorties, Madame V. était intransigeante ! C'est là qu'intervenait Maman... Nous avons enfin acheté une radio à tempérament . Elle en prenait grand soin, autant que de sa machine à coudre ! Dès qu'une lampe donnait des signes de faiblesse... «Les filles, il faut que vous alliez à Metz m'en acheter une et aussi du satin molletonné pour une robe de chambre.» (Elles choisiront de gigantesques fleurs bleu ciel sur fond marron, très tape-à-l'œil !)

Madame V. ne pouvait que s'incliner.

Un petit événement que j'ai vécu aussi intensément qu'elles, le premier bal des filles ! Organisé par la maison «Weimerskirch», tenue de soirée de rigueur.

Pour rien au monde je n'aurais manqué les préparatifs et surtout, je voulais les admirer dans leurs jolies robes, confectionnées par Many, qui avait choisi du vert pâle, dentelle d'organdi pour les manches ballon et sa sœur, soie vieux rose, col Claudine et parements barrés or.

J'ai gardé longtemps quelques chutes de ces tissus merveilleux dans ma boîte à souvenirs !

Notre amitié durera toujours mais la guerre va nous séparer. Les parties de belote au «Café de la Gare» deviennent houleuses. Le ton monte... Les V. décident de fuir l'occupant... non sans avoir huilé la plaque de leur cuisinière, que Many faisait briller comme un miroir !

François dégote une guimbarde et les voilà, avec Tante Fanny (plus tard, l'intrépide Jeannette prendra le bateau pour rejoindre son fiancé en Afrique du Nord. Amour... Amour !) partis comme tant d'autres sur les routes de France où ils vivront maintes aventures jusqu'à leur arrivée à «La Celle» petit village du Cher. Sous les regards méfiants des autochtones, ils s'installent dans une maisonnette délabrée qu'on leur alloue... et se mettent au travail, défrichent, ensemencent le jardin et avec les moyens du bord, rendent la maison habitable. Monsieur V. trouve du travail au «Chemin de Fer». Le long du trajet à vélo qu'il fait pour s'y rendre, va l'épuiser. Many fait de la couture et avec de vieux pantalons, confectionne des pantoufles qui ont beaucoup de succès. Rapidement, ils sont adoptés. Bien plus tard notre copain sera élu maire.

Many et Jeannette reviendront vivre en Lorraine.

Jeannette, avec sa voix et ses chansons animera son club de Seniors de Courcelles. Many sera pour moi, la mémoire de sa famille.



Souvenir de La Celle, octobre 1942 : Jeannette, Augustin et Many

Thionvilloise, elle adhérera à «Patrimoine et Culture». Avant de nous quitter, elle ne manquera pas une Assemblée Générale.

Monsieur V. puis François finiront leurs jours à «La Celle». La mort surprendra Madame V. devant sa télé, sans lui laisser le temps de finir sa pointe de «Vache qui rit» ! René, lui aussi fidèle adhérent, attendait toujours sa «Chronique» avec impatience. Il est parti le dernier et repose près des siens dans le modeste cimetière au cœur de la France.

A travers ces petites choses de la Vie, les Vagner sont toujours là, dans notre mémoire, gais, passionnés, jeunes comme au temps des jours heureux.

Nous les évoquons souvent, sans nostalgie aucune.

Pour le plaisir.

Lucienne KAISER





Le renouveau de la vie démocratique à Florange

Une vie nouvelle a peu à peu libéré les énergies dans notre commune après la fuite des Allemands et le départ définitif des Américains.

D'urgence, il fallait **organiser notre liberté et notre démocratie** retrouvées, pour éviter le désordre et assurer la survie.

Une commission municipale a fort heureusement décidé la distribution ordonnée du pain, du bois de chauffage et des vêtements chauds ; des denrées rares et chères... en ce temps là...

Janvier 1945, la jeunesse retournait à l'école... pour réapprendre la langue française. Les adultes cherchaient obstinément du travail.

Septembre 1945 : **les élections municipales** ont suscité les débats nécessaires au renouveau démocratique ; le maire, Gabriel WAHRHEIT, a, sans tarder coordonné les actions les plus urgentes, après son élection du 8 octobre 1945.

La réappropriation de nos espaces de liberté et de nos rythmes de vie, s'est faite par étape et parfois dans l'enthousiasme ! Nous nous sommes ainsi reconstruits, grâce à une sacro-sainte volonté de **vivre... ensemble... mais autrement...**

La libre circulation des personnes et des biens facilitait les rencontres, les initiatives et l'éclosion de nouvelles solidarités.

Nos quartiers se sont ranimés ; nos maisons reflouries et nos jardins se sont métamorphosés ; les réunions de famille se

sont multipliées.

Les cafés étaient bien évidemment très fréquentés ; on y refaisait le monde et la saga militaire ; on pouvait y chanter souvent : « Douce France, cher pays de mon enfance, bercé de tendre insouciance, je t'ai gardé dans mon cœur... »

La place de la mairie grouillait de monde, les jours de marché ; le public commentait allégrement les dernières nouvelles ; tout respirait la joie de revivre !

Les fêtes patriotiques et paroissiales rassemblaient la grande majorité des citoyens ; on fêtait le retour des déportés, des expulsés, des rescapés et les héros de la résistance...



Col. M. CRIDEL

Communion solennelle, 7 juillet 1946

Nos forêts sécurisées étaient revisitées par les promeneurs de tout âge ; les accordéonistes réenchantaient le célèbre café du Stern, vers lequel convergeait la jeunesse des environs, les dimanches d'été!

Nos étangs étaient redevenus les havres de paix des pêcheurs de tout poil ; l'été, les berges ravissantes de la Moselle invitaient les nageurs et les amoureux à de nouvelles aventures...

La vie associative s'est redéployée grâce au dynamisme de quelques fortes personnalités, qui sont restées bien vivantes dans notre mémoire collective.

Les musiciens de l'Harmonie Municipale, dirigés par Miche WEIER enthousiasmaient la population les jours de fête ; les petits bals du samedi soir chez Star, faisaient tourner les têtes et chavirer les cœurs, au rythme des valse viennoises et des tangos argentins...

La Chorale paroissiale, Sainte Cécile, dirigée par Joseph JUNG, était l'une des plus importantes de la vallée. Par ses chants, elle rehaussait les différents offices et était présente à toutes les commémorations patriotiques.

Les joueurs de foot de l'Entente Sportive, entraînés par Charles MULLER, ont rapidement retrouvé une bonne condition physique et leur championnat.



ASS Ebange, Coupe des Espoirs

Les handballeurs, conduits par Henri HAAS, ont atteint le niveau national dès leur seconde saison...

Un club omnisports réunissait les amateurs de basket, d'athlétisme et de gymnastique, sous la direction éclairée de Henri SIEBENALER, d'Angel RUSCONI et d'Antoine GALEAZI.

Les musiciens de l'orchestre symphonique, dirigés de mains de maître par Henri FRANCOIS, donnaient des concerts admirables, en hiver dans la salle Hauptert.

La troupe de théâtre animée par le dynamique Pierre JACQUIET, présentait des pièces du répertoire classique, en automne dans la salle de l'école des filles.

Les traditionnelles kermesses, animées par l'intarissable humoriste Robert SIRET, finançaient les jolies colonies de vacances de Lapoutroie, d'Igny et de Dabo ; les séjours très appréciés étaient dirigés par Maurice FRECHEIN, Jean POIRE et Joseph LEONARD..

En hiver, l'infatigable Jules PIVELIN, nous invitait à la **découverte du ski alpin**, sur la ligne bleue des Vosges, au col de la Schlucht...

Dés le printemps, Josy OLINGER conduisait sa joyeuse équipe de **cyclotouristes** vers le Luxembourg ; l'été, nos randonnées s'orientaient vers la Suisse, l'Autriche ou la Savoie ; que de découvertes édifiantes !

Ce foisonnement d'associations et de rencontres a ouvert nos esprits à une culture de la démocratie.

Tournés vers l'avenir, nous avons expérimenté, chemin faisant, les prémices d'une **Europe multiculturelle incontournable**, à construire et à partager.

René PETRY



La modernisation de la sidérurgie

Dans les années 1950 /51, quand SOLLAC décida de construire de nouvelles usines afin de moderniser sa production et de fabriquer un autre produit, sur les territoires de SEREMANGE et de FLORANGE, elle fit appel à la Société Générale d'Entreprises (SGE) pour tous les travaux d'ingénierie et de travaux publics.

A l'époque, j'habitais à COUESQUES au confluent de la TRUYERE et du GOUL dans l'AVEYRON, où cette entreprise finissait de construire un barrage et une usine hydroélectrique pour EDF. C'était l'époque de la houille blanche.

COUESQUES est un lieu-dit comprenant 3 ou 4 fermes autour duquel la SGE a construit toute une cité avec commerces, école, et tous les services nécessaires.

Nous vivions en totale autarcie sans problème d'identité entre Italiens, Espagnols, Polonais, Portugais et Français.

Mon père fut muté à FLORANGE et vint tout d'abord en célibataire dans des baraquements construits à cet effet en attendant que des cités sortent de terre pour accueillir les familles. Ces maisons se trouvaient à La Vallée, à Oury ou encore à Ebange.

Je suis venu à FLORANGE début septembre 1951 et j'ai logé chez ma sœur aînée qui avait quitté COUESQUES avant ma mère. Son logement se trouvait dans une rue en terre battue sans nom ; aujourd'hui elle se dénomme rue Robert de la Marck. J'ai fait ainsi ma première rentrée scolaire en LORRAINE.

Quel changement !

L'école se situait dans le bâtiment qu'occupait l'actuel périscolaire et M. DONNY fut mon premier instituteur lorrain. J'en garde encore à ce jour un très bon souvenir. Il y avait un crucifix dans la salle de classe et un abbé venait nous faire des cours de catéchisme, alors que nous, «Français de l'intérieur» avions l'habitude d'aller à la chapelle pour cela.

Il y avait aussi le tramway qui traversait toute la ville, alors que je n'avais vu mon premier train que lors de mon voyage en LORRAINE. Là ce mini train, nous le côtoyions tous les jours, courant après pour sauter sur la plate-forme arrière, sans payer bien sûr.

Mes parents venant nous rejoindre, nous eûmes un logement à la Cité d'Ebange, qui se trouvait à l'emplacement actuel des laminoirs à froid de FLORANGE. La Fensch longeait cette cité, et était encore à ciel ouvert avec une couleur noirâtre et une odeur de benzol. De gros rats musqués nichaient le long de ses berges.

La SGE, quand elle s'est installée sur FLORANGE a reproduit certaines de ses habitudes de fonctionnement et créa une équipe de football qui jouait sur le même stade que l'ESFE à Bétange.

J'étais trop jeune pour en faire partie, mais

mon frère de 9 ans mon aîné y jouait. Je me déplaçais souvent avec cette équipe et parfois participais aux agapes de fin de match à la Cantine KAMBEITZ.

L'adaptation n'a pas été trop difficile pour nous les enfants. Les parents se plaignaient que certaines personnes s'exprimaient en dialecte lorrain en leur présence, car pour ces gens venant du ROUERGUE c'était de l'Allemand. Il faut se rappeler qu'il n'y avait que 6 ans que l'armistice était signé.

Pour les jeunes garçons de ma génération, un seul loisir possible, le club de football local et ce à partir de 12 ans. De nombreux

copains des cités sont venus grossir les effectifs de l'ESFE.

Les années ont passé, certains ont quitté la région d'autres y sont restés, c'est mon cas, se considérant aujourd'hui comme des Florangeois à part entière et revendiquant leur place dans l'histoire locale.

Il est vrai que cela fait 54 ans que nous sommes venus nous installer dans cette Vallée de la Fensch qui est devenue si chère à notre cœur.

Patrisse MONTI



1951, classe de CM1 devant les locaux actuellement occupés par le service périscolaire



L'épopée de la SGE



1er juillet 1960, construction de l'atelier mécanique SGE. Cette zone recevra la dernière partie des halls de Sollac.

Au début des années 1950, les chantiers de la SGE dans le centre de la France et sa périphérie se terminent. Ils consistent majoritairement en la construction des barrages hydro-électriques. Le travail étant relativement restreint dans ces régions, la plupart du personnel rejoint la SGE dans l'est ou celle-ci participe à la construction de SOLLAC en particulier, mais aussi à d'autres chantiers comme l'Ensemble Beaugard, le Pont de l' A31 qui enjambe la Moselle près de Richemont, Gandrange, la cité de Guénange etc..

Le personnel

L'afflux de centaines de familles constitue un événement très important pour la région et particulièrement la vallée de la Fensch. L'accueil par les habitants du cru fut chaleureux et sans problème

particulier, malgré le melting-pot constitué par les arrivants ayant des origines diverses: Français du centre, Parisiens, Italiens, Espagnols, Portugais, Polonais, Maghrébins, et d'autres certainement.

Le plus gros problème fut pour certains de se loger. Les logements de la cité Oury prévus pour le futur personnel Sollac furent attribués aux premiers arrivés, les autres durent chercher à se loger dans le privé. La construction de logements sociaux à l'époque était pratiquement nulle: demander un logement à la Mairie relevait de l'utopie. Certains eurent de la chance et trouvèrent des logements corrects mais d'autres furent obligés de se contenter de logements à la limite de l'habitable. Des familles de quatre personnes durent habiter dans une seule pièce, sans eau, sans chauffage. Il fallait



Chantier SGE - Sollac Ebange - 4 juillet 1960. Sur cette photo, on peut voir les immeubles et le Château de Daspich qui seront démolis pour faire place aux halls de Sollac.

chercher et pomper l'eau potable à la cuisine du propriétaire. L'eau pour les besoins domestiques, lessive, toilette, etc... était stockée dans une ancienne baignoire dans la cour, il fallait la puiser avec un seau.

Cet état de précarité du logement durait jusqu'au jour où l'on trouvait autre chose de mieux (parfois un ou deux ans d'attente) il fallait faire avec, tout le monde faisait de son mieux et les gens étaient heureux de vivre à Florange. Les nouveaux arrivants et les Florangeois se respectaient dans un climat de confiance et de convivialité.

Les moyens matériels sur les chantiers

La Société SGE, une des plus importantes en France dans le domaine du génie civil,

disposait de moyens matériels très importants. Dans son parc d'engins de toutes sortes (voir les photos pages suivantes), la SGE disposait d'une grue américaine appelée Tournacrane, véritable joyau dans le domaine de la manutention. Cet engin unique en France intervenait partout et par tous les temps en cas de besoin dans des situations souvent difficiles et parfois dangereuses. Monsieur Rino Frattini était le seul formé, à l'époque, pour piloter cet engin. Cette grue était tellement pratique et rapide dans ses interventions qu'elle était louée la plupart du temps par Sollac. La SGE en acquit une deuxième par la suite encore plus puissante.

Toutes ces informations sont données sous réserve par **MM. FRATTINI, PRUS** et **GONZALEZ.**





Les engins de la SGE



Col. Rino FRATTINI

Le Tournacrane

La grue mobile LeTourneau modèle Super C.

Robert Gilmour LeTourneau est un génie qui a inscrit son nom au panthéon des inventeurs américains, et ce grâce à plus de 200 brevets d'invention. Ses idées ont révolutionné l'industrie du terrassement à travers le monde et ont également contribué au développement de grosses machines permettant la manipulation de troncs d'arbres. Ces mêmes machines sont encore aujourd'hui des standards dans l'industrie du bois.

LeTourneau a commencé sa carrière de façon modeste à Stockton, en Californie, où son premier travail consistait à

déplacer de la terre jusqu'à des champs cultivés. Plus tard, il conçut, construisit et mit en vente plusieurs des premières machines de terrassement dans son usine de Stockton, pour ensuite continuer depuis les bureaux de son entreprise à Peoria en Illinois. S'ajoutèrent encore 4 nouvelles usines de fabrication de par le monde.

Durant la seconde guerre mondiale, LeTourneau a conçu et construit une bonne partie des engins de terrassement utilisés par les militaires, ainsi que d'autres équipements spéciaux utilisés par les forces américaines. L'un de ces équipements est la grue mobile modèle Super C, construite en 1944 pour la marine américaine.



Col. Antoine GONZALEZ



Col. Antoine GONZALEZ



Col. Antoine GONZALEZ



Col. Rino FRATTINI

Le Tournacrane en action lors d'accidents.

Le panneau arrière de la grue est en fait un essieu unique « Super C tractor », alimenté par un moteur diesel Cummins d'une puissance de 150 chevaux. Ces engins motorisés LeTourneau modèle Super C ont révolutionné le marché du terrassement aux Etats-Unis. Cette grue dispose en effet d'un système unique d'essieu fileté qui écarte les roues en dessous du bras afin de rendre l'engin plus stable.

Par **Chris Baldo** Traduit de l'américain par **Alexis FORTIN**



Col. Antoine GONZALEZ

▶ Déchargement d'éléments de pont roulant.

◀ Pelle mécanique de marque SKODA.



Col. Rino FRATTINI



Col. Antoine GONZALEZ

◀ Chargeur Caterpillar.



Col. Antoine GONZALEZ

▲ Bulldozer Caterpillar.



Col. Antoine GONZALEZ

◀ Levage et pose d'éléments métalliques avec le Tournacrane.



Col. Rino FRATTINI

Pose de la conduite de gaz...



Col. Rino FRATTINI

Pose de palplanches

La mairie dans les années 1950-60.



La Résistance

La Déportation

Gens de
cheznous

Le Renouveau
Démocratique



Sortie à
Verdun

L'Association



Le foot à la SGE

Les équipes de football 1 et 2 de la SGE, au début des années 50. Une partie des joueurs évoluait dans l'une ou l'autre des équipes en fonction des besoins du calendrier et du choix de l'entraîneur.



Col. Boleslas PRUS

Debout

⊗ ? - ⊗ ? - ⊗ SERIN - ⊗ PRUS Boleslas - ⊗ ECHEVERIA (entraîneur) - ⊗ CRUZ Luis -
⊗ BOGO Gino - ⊗ Gaston (le chauffeur) - ⊗ FAURE Camille - ⊗ LEROY (secrétaire et
manager financier)

Accroupis

⊗ BONA Charles - ⊗ MARTINEZ - ⊗ CHASTAING - ⊗ ALI Ahmed -
⊗ RODRIGUEZ Nicolas (dit "Gamin") - ⊗ un supporter



Col. Antoine GONZALEZ

Debout

- ⊗ ? - ⊗ ? - ⊗ ? - ⊗ -
- ⊗ GONZALEZ Antoine -
- ⊗ Gaton (l'homme au béret, chauffeur) -
- ⊗ RODRIGUEZ Valentin - ⊗ PABLOS Henri -
- ⊗ CASORLA Emile - ⊗ ? - ⊗ LEROY

Accroupis

- ⊗ FERNANDEZ Paquito - ⊗ ? - ⊗ ? -
- ⊗ ALI Ahmet ou Ahmed -
- ⊗ RODRIGUEZ Nicolas -
- ⊗ BONA (junior) - ⊗ LEROY

Debout

- ⊗ ? - ⊗ CASORLA - ⊗ ? - ⊗ MONTI Serge
- ⊗ "BLANCHETTE" (surnom) - ⊗ ? -
- ⊗ FERNANDEZ Paquito - ⊗ ?

Accroupis

- ⊗ BONA (junior) - ⊗ GONZALEZ Antoine
- ⊗ ? - ⊗ ECHEVERIA (junior) - ⊗ ?



Col. Antoine GONZALEZ

- ⊗ FERNANDEZ Paquito
- ⊗ CHETA
- ⊗ ?
- ⊗ LEROY
- ⊗ SALAS
- ⊗ ?
- ⊗ FAURE Camille
- ⊗ ?
- ⊗ ECHEVERIA
- ⊗ ?
- ⊗ ?
- ⊗ GONZALES Antoine





La sortie à Verdun

Invitation au voyage avec Florange Patrimoine et Culture, à la découverte de Verdun : le Centre Mondial de la Paix, la cathédrale Notre-Dame de Verdun, les quais sur la Meuse, la fabrique de dragées, l'Ossuaire de Douaumont et pour terminer cette belle journée, nous avons assisté au spectacle "des flammes... à la lumière"



La Grande Guerre en relief

Cette exposition originale, montre des centaines de photographies en relief dans des formats jamais encore utilisés. Ces photographies ont une puissance d'évocation terrible. La Guerre est là présente, saisissante dans son horreur. Des visages d'inconnus aux scènes du quotidien,

Vous verrez des moments de vie, des instants de morts, la Bataille de Verdun dans ses conséquences et ses paysages dévastés. Cette guerre en images est, par le relief, proche de nous. On s'approche à effleurer ces hommes et ces paysages. L'émotion est là. On se captive pour ces images qui nous plongent dans cette guerre et nous font comprendre l'indicible.

[Http://www.centremondialpaix.asso.fr](http://www.centremondialpaix.asso.fr)





Cloître de la cathédrale Notre-Dame de Verdun

Pour en savoir plus :
<http://www.cathedrale-verdun.com/fr>



Sur le quai de Londres...



Spectacles "Des flammes ... à la lumière"
 le son et lumière de la Bataille de Verdun.

Pour en savoir plus :
<http://www.connaissancedelameuse.com/fr>

Histoire des dragées

Il y a des siècles que l'on fait des dragées à Verdun. A ce carrefour marchand des grandes routes moyenâgeuses, se rencontrèrent inévitablement, aux environs de l'an 1200, les amandes venues de Provence et le précieux sucre de canne. Les apothicaires firent le reste. Ayant constaté que le sucre constituait, pour les divers médicaments de leur fabrication, un enrobage à la fois protecteur, conservateur et fort agréable au goût, ils l'employèrent à l'habillage de leurs pilules. C'est d'ailleurs de là que vient l'expression : "mettre du sucre autour de la pilule pour la faire avaler!".

Les malades apprécièrent cette innovation, et il devint rapidement de bon ton dans les milieux dorés, d'offrir des dragées et de s'en régaler à toutes heures du jour. Les dragées devinrent le composant essentiel de ce qu'on appela longtemps les "épices de chambre". Pour en faciliter le service, on imagina même de superbes boîtes d'or, d'argent ou de vermeil : les "drageoirs" ou "drageoirs" ancêtres de nos bonbonnières.

Dans son dictionnaire, édité en 1680, François de Richelet définit ainsi la dragée : sorte de pois couvert de sucre", et il ajoute : "Les dragées de Verdun sont les meilleures". Les magistrats verdunois le savaient bien, eux qui avaient coutume d'offrir des dragées à tous les hôtes de marque, aux personnalités royales de passage et à chaque nouvel évêque de la ville à l'occasion de sa nomination. Un moyen comme un autre de se concilier leurs bonnes grâces, mais qui ne donna pas toujours les résultats escomptés. On se souvient qu'en 1792, le roi de Prusse qui assiégeait la ville, menaçait de la brûler. Espérant l'attendrir, quelques grandes dames de Verdun allèrent, dans leurs plus beaux atours, lui offrir une corbeille de





dragées. La ville fut libérée peu après et la Convention remercia les messagères en les envoyant à... l'échafaud ! Ainsi se résume la triste et fort peu morale histoire des "vierges de Verdun" !.

A cette époque, la fabrication des dragées ne relevait déjà plus des apothicaires. Une ordonnance royale de 1777 leur ayant retiré le commerce du sucre sous toutes ses formes, les confiseurs avaient pris la relève. Libérés de la tutelle des préparateurs de potions, ils donnèrent libre cours à leur imagination. Les "noyaux" des dragées furent constitués des produits les plus divers : amandes et autres fruits secs, chocolat, anis (Verdun fut un temps aussi célèbre que Flavigny pour ses bonbons dragéifiés à l'anis), fondant, liqueur, nougat, etc. Il y eut même une petite fabrication de dragées à l'ambre de cachalot dont Richelieu faisait grande consommation car elles passaient pour réveiller les ardeurs juvéniles. Par terre ou par Meuse, ces délicates douceurs s'en allaient de Verdun pour aller régaler, dans toute l'Europe, les bourgeois et les princes.

Le souci de la vérité historique oblige cependant à dire que si Verdun est et fut longtemps la ville de la dragée, elle ne lui a pas donné naissance. Au vrai, il est difficile de savoir quand naquit cette friandise qui n'est après tout que l'ancêtre du bonbon (selon le dictionnaire étymologique, le mot bonbon n'a fait son apparition qu'au début du XVIIe siècle) : une petite chose dans un

enrobage de miel ou de sucre.

L'origine du mot dragée, nous donne déjà quelque lumière. Il semblerait qu'il soit issu du grec ancien "dragicos" qui signifie "bouc". Le bouc en question n'était qu'une sorte de casse-noix en forme de cornes de bouc qui aurait servi à casser les dragées primitives, beaucoup trop dures pour que l'on risquât de se les mettre sous la dent sans précautions !

Certains auteurs évoquent un certain Julius Dragatus qui était déjà fabricant de dragées, à Rome, quelque 200 ans avant J.C. et les distribuait au peuple à l'occasion de la naissance d'un enfant. D'autres affirment que dragée vient de "diadragam", nom d'un très ancien bonbon fabriqué à Montpellier.



Quoi qu'il en soit, nous serions fort étonnés aujourd'hui devant l'aspect des dragées d'autrefois qui devaient plutôt ressembler à des pralines. L'un des premiers ustensiles qui servit à leur fabrication était d'ailleurs une simple bassine sur trépied, nommée "cul de poule", semblable aux bassines qui servent à faire les pralines dans les foires. Pour obtenir un enrobage plus régulier, on employa, un peu plus tard, des bassines suspendues au plafond, appelées "branlantes" auxquelles l'ouvrier confiseur imprimait des mouvements de rotation. Les "noyaux", en roulant, se couvraient lentement du sirop de sucre avec lequel on les arrosait.



Ce procédé, de médiocre rendement, fut employé jusqu'en 1860, année où fut inventée par J.J. Jacquin la "machine à dragées". C'est un gros récipient de cuivre de forme sphérique tournant sur un axe incliné. Une large ouverture permet au dragéiste de verser des sirops successifs sur les noyaux agités de mouvements parfaitement réguliers. C'est simple, en théorie, mais la surveillance de telles "turbines" exige un personnel hautement qualifié.

Si la qualité d'une dragée, qu'elle soit de Verdun ou d'ailleurs, résulte d'une technique rigoureuse, elle dépend aussi de la qualité de l'amande. Près des 3/4 des dragées consommées aujourd'hui ont un noyau en amande et la sélection des amandes est le grand souci des confiseurs. Autrefois, elles venaient de Provence. Aujourd'hui, elles arrivent d'Italie ou d'Espagne. Les plus appréciées, pour leur faible teneur en huile (elles ne rancissent pas), leur forme régulière et délicatement ovale et leur saveur très douce, viennent

d'un petit village de Sicile : Avola. Les dragées aux avolas sont les meilleures des dragées...

La fabrication dure de 36 à 48 heures. A la fin, une belle dragée doit être lisse, brillante, avec un teint de porcelaine sans taches ni défauts. Et la couche de sucre qui l'enrobe doit être aussi fine que possible.

A côté des dragées aux amandes, on trouve aussi, dans les confiseries de Verdun des dragées fantaisie, avec des dragées argentées, enrobées d'argent pur, dans des turbines en verre, des dragées rondes minuscules et de toutes les couleurs, appelées "non pareilles", des dragées tendres, appelées "julienne", et des dragées géantes etc...

Que de tentations ! N'y résistez pas, dites-vous qu'après tout, la dragée pourrait être un excellent médicament... contre la morosité

Sources : [Http://www.lesucre.co/](http://www.lesucre.co/)





Le cimetière militaire de Douaumont

Photo - G. FLAMME

La bataille de Verdun, 21 Février 1916 - Décembre 1916, 300 jours et 300 nuits de combats acharnés, effroyables. 26.000.000 d'obus tirés par les artilleries soit 6 obus au m², des milliers de corps déchiquetés, environ 300.000 soldats français et allemands portés disparus.

Mausolée dédié à la mémoire des soldats musulmans, inauguré par le Président de la République, le 25 juin 2006

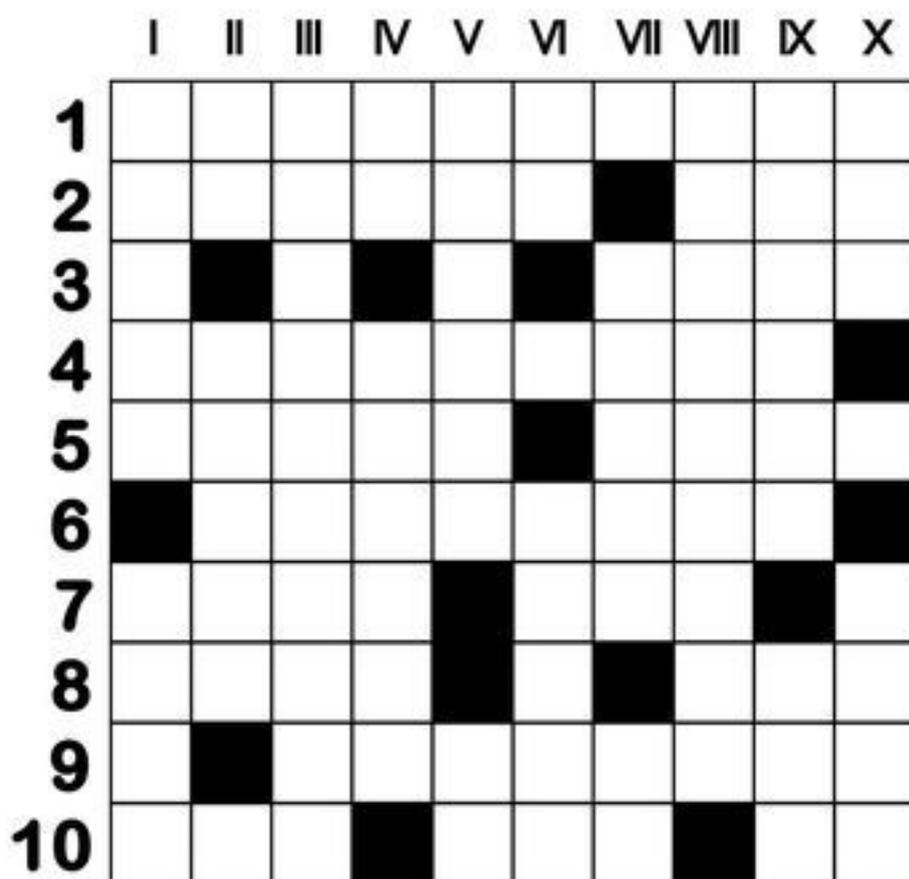


Photo - G. FLAMME

Mots croisés de Nicole BIDINGER

Mots croisés

Jouons



Solution page 43

Horizontalement :

1. Auteur français de science-fiction (1828-1905)
2. Chauffent les oreilles - Hors champ
3. Petite baie noire
4. Monarque de petites contrées
5. Maladies modernes - Michel Strogoff dut l'entendre souvent
6. Les tribulations d'un Chinois en Chine le furent peut-être ?
7. Peut-on l'imaginer de la terre à la lune ? - Désordre dans la rue
8. Héros de Virgile - Le capitaine Nemo y était dans son élément
9. Façonnable
10. Philéas Fogg en aurait envoyé plusieurs! - Vieux loup - Article étranger

Verticalement :

- I. Il en a fallu 80 à l'auteur du 1 horizontal pour faire le tour du monde - Petite performance
- II. Note - Petite oie
- III. Licencié
- IV. Annonce d'une suite - Les enfants du capitaine Grant pouvaient en avoir
- V. Ville qui subit une catastrophe - Pronom
- VI. Contre - Disposé par cinq
- VII. Qualifie la monnaie - Est-ce l'or de la Bégum ?
- VIII. Cartes de passeport
- IX. Le capitaine de 15 ans n'en avait plus besoin - Résine malodorante
- X. Période de vacances - Moyen de régler ses comptes



Les membres de l'association

267 adhérents au 30 mars 2006

AMBIEHL Juliette FLORANGE
 ARCHEN-PALGEN R. ROSAS-GERONE (Esp.)
 ARCHIVES MUNICIPALES THIONVILLE
 ARCDIACONO M.Christine FLORANGE
 ARNOULD Etienne FLORANGE
 AUBERTIN J.Marie FAMECK
 AUBERTIN Madeleine FLORANGE
 AUX AMATEURS de LIVRES INTERNAT. PARIS
 BARTRINGER Annick FLORANGE
 BAUR Geneviève THIONVILLE
 BECKEL Michèle METZ
 BECKER Etienne FLORANGE
 BEMER Jeanine ILLANGE
 BERGER Brigitte FLORANGE
 BERRY Bernard LA CELLE ST CYR
 BEY Bernard FLORANGE
 BEYLER Charles HETTANGE GRANDE
 BIBLIOTHEQUE NAT. DE FRANCE PARIS
 BINDER Catherine SARREGUEMINES
 BINDER Nicole FLORANGE
 BIEWERS-CHEILLETZ Madeleine Thionville
 BODEVING Simone FLORANGE
 BOGUSZ Adèle KNUTANGE
 BOUALEM Rabia FLORANGE
 BOUR Roger FLORANGE
 BOURGEIX Bernard FLORANGE
 BOURGUIGNON André FLORANGE
 BREIDENSTEIN Monique FAMECK
 BRESCIANI-STEINMETZ P. ST MARTIN DE
 CRAU
 BRUELLE Francis FLORANGE
 BUR Marthe FLORANGE
 CALLUAUD Claude THIONVILLE
 CANTENER Claude FLORANGE
 CARRE Simone FLORANGE
 CEDAT Claude GUENANGE
 CHANTEREAU Denise FLORANGE
 CHAPUT Paulette MARSEILLAN
 CHARLET Michel THIONVILLE
 CHARLET Noël CERGY
 CHILLON Marthe FAMECK
 COLLET Irène FLORANGE
 COLLET Rose Marie LIOCOURT
 COLLOT Marcel FLORANGE
 COLSON Catherine SEREMANGE
 CORDEL Gérard FLORANGE
 CRIDEL Irène FLORANGE
 CRIDEL J.Marie ENTRANGE
 CROUE Michel FLORANGE
 DALLA COSTA Gelindo UCKANGE
 DAUPHIN Christiane FLORANGE
 DAVILLE Angèle HETTANGE GRANDE
 DE MITRY Odette FLORANGE
 DE RAMBUTEAU Yolande PARIS
 DE SALABERRY Odile PARIS
 DECKER Armand FLORANGE
 DELACROIX J.C PUTTELANGE-les-THON.
 DELILLE André SEREMANGE
 DELILLE Georges GUEUGNON
 DELLANDREA Odile FLORANGE
 DI TOMMASO Antoine FLORANGE
 DIARD Claude THIONVILLE
 DONNY Hélène FLORANGE
 DORETTO Marie Thérèse FLORANGE
 DUMONT Alice FLORANGE
 DUVAL Jeanine Terville
 EHRENKRANTZ I. U.S.A
 ENGLER Colette THIONVILLE
 FATH Alice THIONVILLE
 FATH Jean Pierre FLORANGE
 FAUGILLE Guy FAMECK
 FAUGILLE Louise FLORANGE
 FAURE Irène IRIGNY
 FINKLER Ernestine MARTIGUES
 FLAMME Gérard FLORANGE
 FORQUIN Andrée HOMECOURT
 FORQUIN Fernand FLORANGE
 FOUYAT Raymond HAYANGE
 FRANCOIS Jean Marie FLORANGE
 FRANCOIS Josette NERAC
 FRANCOIS Maurice CALUIRE ET CUIRE
 FRANTZ Monique FLORANGE
 FRELING Gilbert FONTOY
 FROMENT Louise FLORANGE
 FUNCK Nicolas FLORANGE
 GALPAROLI René FLORANGE
 GALY René FLORANGE
 GANGLOFF Gaston FLORANGE
 GASSER Claude FLORANGE
 GELMETTI Elie FLORANGE
 GENTGEN-STOLZE Marie-Thérèse THIONVILLE
 GEORG Fernand THIONVILLE
 GERARD Jeanne MONTIGNY-les-METZ
 GERMAIN Josette FAMECK
 GIEBEL Wilfried YUTZ
 GILLET Annick et Michel FLORANGE
 GILLET Jean Louis METZ
 GILLET Marc ANNECY
 GINDELE André FLORANGE
 GIUSEPPIN-PARIETTI Annette VITROLLES
 GONZALEZ Micheline FLORANGE
 GORI André FLORANGE
 GOULON Jean Marie FAMECK
 GRESS Edmond FLORANGE
 GRETHEN Paulette FLORANGE
 GUBINELLI Michel FLORANGE
 GUENSER André et Josiane MANONVILLE
 GUILLET Robert FLORANGE
 GUITARD Robert JURY
 HAAS Marianne FAMECK
 HAEFFNER Paul CHAHAIGNES
 HAMANT Albert FAMECK
 HANESSE-HERGESHEIMER M-T. TALANGE
 HARDEL René FLORANGE
 HEIDEMANN Maurice FONTOY
 HEIDMANN Joseph FLORANGE
 HELD Armand FLORANGE
 HILGER Francette FLORANGE
 HILLEN Albert VILLEPREUX
 HOLSENBURGER Henri FAMECK
 HOLSTEIN Claude FLORANGE
 HORNBECK Eliane THIONVILLE
 HUMBERT Maurice FAMECK
 HYM Christian FLORANGE
 HYM Marcel UCKANGE
 HYM Roger FLORANGE
 JACQUOT Gérard FLORANGE
 JACQUOT Irène FLORANGE
 JACQUOT Jean Luc METZ
 JONC Jean FLORANGE
 KAES Agnès FLORANGE
 KAISER Lucienne FLORANGE
 KAISER René et Anne-Marie FLORANGE
 KEIFFER Marcel FLORANGE
 KOCH Jean-Jacques FLORANGE
 KOEHL Denise FLORANGE
 KRIER Jean Marie FONTOY
 KROL Marguerite FLORANGE
 LAGNEAUX André RUSTROFF
 LAMBERT Rose-Marie THIONVILLE
 LAMBOLEY Alain LURE
 LAMBOLEY Reine VESOUL
 LAMBOLEY-SUIPYS Jacqueline VESOUL
 LAMBOLEY-VITALI Dominique FLORANGE
 LANGLOIS Francois THIONVILLE
 LANOIX Marcel FLORANGE
 LEFEBVRE Daniel FLORANGE
 LEFEBVRE Bernard FLORANGE
 LEGRAND Robert FLORANGE
 LEONARD Nicole THIONVILLE ELANGE
 LESURE Marie-Thérèse KUNTZIG
 LEYDERT Gilbert WOIPPY
 LHUILLIER Josephine FLORANGE
 LIVERANI Antoinette FLORANGE
 LORENTZ Bernadette FLORANGE
 LORENTZ Eugénie FLORANGE
 LOEUILLLET Noëlle FLORANGE
 LOUZY Alain FLORANGE
 LYET Clovis FLORANGE
 MALINI-RISSE Germaine RANGUEVAUX
 MALJEAN André GUENANGE
 MARTZLOFF Christiane FLORANGE
 MARTZLOFF Claude LEZEY
 MASSON Adrienne FLORANGE
 MAURY Claudine FAMECK
 MEDIATHEQUE FLORANGE
 MELLINGER Marcel ERQUY
 MELONE Daniel FLORANGE
 METZ Marcel SEREMANGE
 MIANO Santo FLORANGE
 MICHAUX Bertrand SEREMANGE
 MICHEL Arlette FLORANGE
 MICHEL Louis FAMECK
 MICHEL Myriam POURNOY- la- GRASSE
 MOISSETTE Dominique FLORANGE
 MONTINET Marc FLORANGE
 MULLER Albert THIONVILLE
 MULLER Aline FAMECK
 MULLER Daniel et Gisèle FLORANGE
 MULLER Gabriel FAMECK
 MULLER Régine FLORANGE
 MUNIER Robert FAMECK
 MUTZ Marcel FLORANGE
 NAUMANN Denise NEUFCHÉF
 NOEL Josette FAMECK
 NOEL Marie Odile FLORANGE
 NOEL Yvonne FLORANGE
 NOTOM Nicole FLORANGE
 OLINGER Daniel ST MICHEL L'OBSERVATOIRE
 OLINGER Dominique PANGE
 ORY Hélène FLORANGE
 PARADEIS Michel UCKANGE
 PARASECOLI Gaëtan FLORANGE
 PASQUALETTO Nicole FLORANGE
 PATHIAUX Jean Marc FLORANGE
 PATHIAUX Marianne PARIS
 PAQUER Irène FLORANGE
 PEGORARO Jeanine Florange
 PERL Denis THIONVILLE
 PERL Madeleine FLORANGE
 PETAILLAT Albert FLORANGE
 PETIN Roger FLORANGE
 PETRY René FLORANGE
 PETRY Albertine FLORANGE
 PFEIFFER Arlette FLORANGE
 PHILIPPE André FAMECK
 PHILIPPS Alain FLORANGE
 PIETROWSKI Bertrand HAYANGE MARSPICH
 PORTENSEIGNE Werner FLORANGE
 PORTENSEIGNE Nelly FLORANGE
 POTTECK Jean FAMECK
 POUX Jacques FLORANGE
 PRINTZ Michel SEREMANGE
 RAFFY Aline FLORANGE
 RAMBICUR Renée FLORANGE
 RENAUX Anne-Marie MARTIGUES
 REY Jean Marie FLORANGE
 RIBOLZI Anny THIONVILLE
 RICHARD Madeleine FAMECK
 RIESTER Isabelle FLORANGE
 RIMLINGER Armand FLORANGE
 RIQUET Louis BERTRANGE
 RODHAIN Elise FLORANGE
 ROMMELFANGEN Jacques FLORANGE
 ROYER François FLORANGE
 SAVENER Gilbert FAMECK
 SCHARFF Fernand FLORANGE
 SCHARFF Jean Marc SEREMANGE
 SCHARFF Raymond REMILLY
 SCHILTZ Robert TERVILLE
 SCHMITT Brigitte FLORANGE
 SCHMITT Geneviève FLORANGE
 SCHMITT Jean Marc VIEVILLE SS LES COTES
 SCHMITT Léa FLORANGE
 SCHMITT Madeleine ROSBRUCK
 SCHULLER Georgette THIONVILLE
 SCHWEITZER Yvonne THIONVILLE
 SILVESTRUCCI Michèle FLORANGE
 SIMON Monique FLORANGE
 SPRINSKI Brigitte FLORANGE
 STEICHEN Thierry FLORANGE
 STEINMETZ Joseph ST MARTIN DE CRAU
 STUTZINGER Danièle FLORANGE
 TADDEI Gilbert RURANGE-les-THONVILLE
 TARILLON Philippe FLORANGE
 THIBAUT Jean Marie FLORANGE
 THOMAS Joseph ARGELES SUR MER
 TINNES Chantal FLORANGE
 TORLOTING Odette FLORANGE
 TORNICELLI Anne Gabrielle FLORANGE
 TOUSSAINT Jacqueline FLORANGE
 TRITSCHLER Gilbert FLORANGE
 VAILLANT Georgette THIONVILLE
 VALLERICH Gérard FOS SUR MER
 VARTOTTO Yvette FLORANGE
 VERCELLI Maurice FLORANGE
 VERNIER André FLORANGE
 VIDMAR Alphonsine FLORANGE
 VILLALON François FLORANGE
 VILLALON Luce ROMBAS
 WAGNER Michelle FLORANGE
 WATRIN Claude FAMECK
 WEBER Daniel HAYANGE
 WEBER Norbert FLORANGE
 WEIMERSKIRCH Thérèse FLORANGE
 WERNERT André FLORANGE
 WERNERT René FLORANGE
 ZIMMER Thérèse FLORANGE



Assemblée générale

Composition du comité

Gérard FLAMME, Président
Madeleine PERL, Vice-Présidente
Marcel COLLOT, Vice-Président
Jean-Marc PATHIAUX, Président Honoraire
François VILLALON, Président Honoraire
Michel CROUE, Secrétaire
Marie-Christine PORTENSEIGNE, Secrétaire-Adjoint
Norbert WEBER, Trésorier
Claude HOLSTEIN, Trésorier-Adjoint

Assesseurs

Albert HAMANT
Joseph HEIDMANN
Elie GELMETTI
Rose LAMBERT
Bernard LEFEVRE
Danièle STUTZINGER



De gauche
À droite,
messieurs
WEBER,
PATHIAUX,
COLLOT,
FLAMME,
TARILLON
(maire),
Madame
PORTENSEIGNE



↑
Le comité et
les membres
de l'association
→
à l'assemblée
générale du
21 avril 2006

Solution des Mots Croisés

Horizontalement : 1. JULESVERNE - 2. OTITE - OUT - 3. MURE
4. ROITELETS - 5. SIDAS - NIET - 6. SINOQUES - 7. PONT- UER
8. ENEE - EAU - 9. USINASSE - 10. FAX - LEU - EL

Verticalement : I. JOURS - PERF - II. UT - OISON - III. LIBIDINEUX
IV. ET - TANTES - V. SEVESO - IL - VI. VS - QUINE - VII. MENUE - AU
VIII. ROUTIERES - IX. NURSES - ASE X. ETE - DUEL

Une pensée pour ceux qui nous ont quittés.

Marie-Thérèse KALUZA, décédée en janvier 2006
Blanche HELLEISEN, décédée en février 2006





27 mai, visite de Strasbourg

